
DE LA CAPTIVITÉ A ALGER

PAR

Fray Diego de Haëdo

(Suite. — Voir les nos 216 et 217-218)

SECTION XII

ANTONIO. — D'autres font pis, car dès qu'un captif se trouve dans un mauvais état de santé, ils défendent de plus lui donner de pain, disant que c'est autant de perdu, puisque ce « chien » est en train de mourir.

SOSA. — C'est ni plus ni moins ce qu'a dit mon patron l'autre jour : comme je me trouvais très faible et mal portant, il défendit qu'en aucun cas on continuât de me donner les deux petits pains de son que je recevais ordinairement. Tournez-vous vers cette porte et jetez les yeux sur le vestibule en face : vous y verrez cinq ou six des chrétiens portugais qu'on vient d'échanger à Fez et à Tétuan, couchés sur le sol, et malgré le froid qu'il fait ils n'ont pas de quoi couvrir leurs membres affaiblis, ils ne peuvent, malgré leur âge avancé, disposer chacun d'une capote. Il y a quinze jours qu'ils gisent en plein air et sans abri, en proie à une fièvre intense ; six ou sept fois le patron est passé à côté d'eux sans même vouloir les voir, bien loin d'avoir assez de pitié de leur état pour

leur faire donner au moins un peu d'eau et de pain ; et même dernièrement, irrité et agacé de leur présence, il disait au vieux chrétien qui garde ces portes : « Comment ces chiens ne sont-ils pas encore morts ? Voudraient-ils donc vivre malgré tout ? Veille à ce que, sitôt morts, on les emporte d'ici pour les mener à Bab-el-Oued, où les chiens et les oiseaux les dévoreront. »

ANTONIO. — O race barbare et inhumaine ! C'est encore là pourtant de la pitié et de la générosité si l'on compare ce procédé à celui qu'employent chaque jour d'autres qui s'obstinent à faire travailler un chrétien malade et même presque moribond ; pour peu qu'il se lasse ou ne puisse se lever de terre, on le moud aussitôt de coups en l'accusant de friponnerie. Par les rues et les chemins on voit d'autres captifs pâlis et rendus méconnaissables par la faiblesse et les tortures ; ils marchent en tête, suivis par des gardiens qui les poussent à coups de bâton et même les piquent à l'aide d'aiguillons ferrés, en les traitant pis que des bêtes. Les malheureux ont beau être faibles, sous les coups d'aiguillon et par suite des blessures ils doivent se mouvoir et se presser, et l'on entend par derrière retentir ces cris : « Allons, allons, maintenant cela va mieux ! tu vois, chien, ce que c'est que de faire le malade ! » Au milieu de ces risées et de ces coups de toute sorte, on les pousse demi-morts jusqu'aux vignobles et aux jardins, où on leur met aussitôt la pioche à la main pour leur faire défoncer le sol jusqu'à la nuit.

Tout cela encore n'est rien du tout comparé à ce que j'ai vu faire et qui est pratiqué quotidiennement par beaucoup d'autres : le chrétien malade est mené à la campagne ou dans les vignes, il est débarqué si l'on se trouve en mer, puis on allume un grand feu dans lequel il est jeté les mains attachées. On assiste alors à cet horrible et effrayant spectacle, que le chrétien bondit aussitôt et s'efforce de fuir pour échapper à la mort, tandis que ces barbares sans cœur crient en raillant :

« Bravo, bravo! vois si je suis un bon barbier (1) capable de te soigner en cas de maladie, et si maintenant tu sais courir! Si un chien dit qu'il a mal à la tête, qu'il a la fièvre, qu'il ne peut travailler, qu'il ne sait que faire, par la Foi de Dieu! nous le ressuscitons, nous le faisons travailler, il ne dit plus qu'il est malade! » Que peut alors faire le malheureux captif, que dire, que répondre? Se prétendre malade, c'est s'exposer à se faire brûler vif sous couleur de remède. Et où est en pays chrétien celui qui, en nous entendent raconter tous ces faits, ne

(1) On sait qu'à cette époque les barbiers en Espagne comme en Berbérie étaient chirurgiens, ventouseurs et dentistes. — Ce passage est en langue *franque*, laquelle est ainsi définie par Haëdo, dans son histoire d'Alger : « La troisième langue en usage à Alger, est la langue *franque*, ainsi appelée par les musulmans, non pas qu'en la parlant ils croient s'exprimer dans la langue d'une nation chrétienne quelconque, mais parce qu'au moyen d'un jargon usité parmi eux, ils s'entendent avec les chrétiens, la langue *franque* étant un mélange de divers mots espagnols ou italiens pour la plupart. Il s'y est aussi depuis peu glissé quelques mots portugais, après qu'on eut amené à Alger, de Tétouan et de Fez, un très grand nombre de gens de cette nation, faits prisonniers dans la bataille que perdit le roi de Portugal, Don Sébastien. Joignez à cela la confusion et le mélange de tous ces mots, leur mauvaise prononciation par ces musulmans, qui ne savent pas conjuguer les modes et les temps des verbes comme les chrétiens, à qui ces mots appartiennent. Cette langue *franque* n'est qu'un jargon, ou plutôt un patois de nègre arrivé de son pays et récemment amené en Espagne. Pourtant ce jargon est d'un usage si général, qu'on l'emploie pour toutes les affaires et toutes les relations entre Turcs, Maures et chrétiens, et elles sont nombreuses, de sorte qu'il n'est point de Turc, de Maure, même parmi les femmes et les enfants, qui ne parle couramment ce langage, et ne s'entende avec les chrétiens.

Il y a aussi beaucoup de musulmans qui ont été captifs en Espagne, en Italie ou en France. D'autre part il y a une multitude infinie de renégats de ces contrées et une grande quantité de Juifs qui y ont été, lesquels parlent très joliment l'espagnol, le français et l'italien. Il en est de même de tous les enfants des renégats et des renégates, qui, ayant appris la langue nationale de leurs pères et mères, la parlent aussi bien que s'ils étaient nés en Espagne ou en Italie. » (*Revue africaine*, t. XV, an. 1871, p. 94, traduction de Monnereau et Berbrugger.)

nous dira pas que ce sont des histoires bien imaginées, des contes de captifs à l'effet de peindre leur état comme plus triste et à susciter la compassion? Tout cela cependant n'est que la pure vérité et est encore bien au-dessous de ce qui a lieu et qu'on pourrait dire.

SOSA.— Il ne m'étonnerait nullement qu'on ne nous crût pas chez nous, car, ainsi que je vous l'ai dit, comment pourra-t-on persuader à ceux qui sont nourris du lait pur de Dieu et de sa doctrine, à des cœurs où réside ce Dieu qui est la source de toute miséricorde, que des gens raisonnables, et non des brutes, puissent être aussi cruels à l'égard de leurs semblables? Qui pourra croire ou admettre que ces gredins, qui sont si malheureux, si dénués de tout, si pauvres, si peu vêtus, qui ne possèdent rien, qui travailleraient toute une année pour gagner seulement un *réal* et qui anéantiraient le monde entier pour le garder, soient capables de tels forfaits? Perdent-ils un âne qui ne leur a coûté que deux ducats, ils poussent de hauts cris, se déclarent perdus, ruinés, morts, sans plus aucun espoir de vivre, ils poussent des soupirs sans fin et versent des torrents de larmes. Tandis, au contraire, que s'ils perdent un chrétien, qui constitue souvent leur seule fortune, s'ils le trouvent malade ou près d'expirer, la colère les emporte à ce point qu'ils n'éprouvent ni chagrin, ni douleur. Comment est-il possible que dans un cas pareil, devant une perte aussi sensible pour eux, ils ne tiennent pas compte de milliers d'écus, ne se chagrinent pas, se réjouissent même de demeurer pauvres! Et ces pertes sont de leur propre fait, c'est de leurs mains qu'ils tuent les chrétiens et leur arrachent la vie! C'est là sans doute la preuve la plus irréfutable de la haine extrême qu'ils ressentent naturellement pour nous et pour le nom chrétien, haine tellement enracinée chez eux qu'elle les pousse à se réjouir de la perte qu'ils éprouvent et qu'elle triomphe de l'amour, plus violent que chez nul autre peuple, qu'ils ont pour l'argent et le

lucre. J'ajouterai encore que nombre d'entre eux ont l'habitude de dire, et ils le croient comme ils le disent — du moins à en croire la formelle affirmation de mon maître — que l'année où ils perdent le plus de chrétiens de la façon que je viens de dire, le bonheur et l'abondance entrent dans leur maison.

ANTONIO. — Est-ce là la parole d'un homme, ou n'est-ce pas plutôt le cri d'un tigre? Cette expression n'émane-t-elle pas véritablement d'une bête? Que pourrait dire un sauvage ou une brute dénuée de cœur, de jugement et de toute intelligence? Ou, pour mieux parler, quel démon ennemi du genre humain et désireux de le voir anéantir pourrait dire ou souhaiter davantage? Aussi ne m'étonné-je pas que votre patron vous traite de la façon que je vois et qu'il se flatte plus que nul autre d'user de si cruels procédés à l'égard des captifs qu'il détient.

SOSA. — Ce n'est pas lui qui le dit, car il prétend être le plus doux, le plus bienveillant, le plus compatissant de tous les Algériens, et pour que nous en soyons tous persuadés, il nous répète continuellement, et il le croit, que s'il donnait deux cents coups de bâton par jour à chacun de nous, ainsi que d'autres ont coutume de le faire, nous saurions ce que c'est que l'esclavage.

ANTONIO. — Qu'on lui sache donc gré de sa politesse et de sa bonne éducation! Mais, en vérité, le barbare ne laisse pas d'avoir quelque peu raison en parlant ainsi, car c'est là un des supplices dont ils usent d'ordinaire à l'égard de leurs captifs chrétiens, et ils y ont journellement et facilement recours. Un subit transport de colère, un simple caprice suffit, et alors, frappant sans règle ni mesure, sans se lasser, ils n'en ont assez que quand ils laissent les captifs couchés sur le sol, pilés comme du sel et presque morts. Et pour ne rien céler, avec quoi les frappe-t-on? Vous devez l'avoir vu, c'est avec de gros et solides bâtons nouveaux. Comment ils s'y prennent? Ils saisissent le bâton à deux mains et le déchargent de toutes leurs forces sur leur victime. Sur quelle

partie du corps ? Ils ne lui démantibulent pas seulement les épaules, mais ils lui rompent les os. De même qu'on assouplit l'*esparte* (1), ainsi ils la retournent sous toutes les faces, la frappent également aux endroits sensibles tels que le ventre et l'estomac. De la sorte, ils lui meurtrissent le foie et les entrailles, ils lui tannent comme des cuirs ou des peaux de tambour et la laissent tout enflée ; puis ils la frappent par derrière, sur les fesses, sur les jarrets, sur les mollets. Puis, pour qu'aucune partie n'échappe à la torture, ils traitent de même la plante des pieds après avoir attaché ceux-ci avec une corde fixée à un poteau, au haut duquel on hisse le pauvre chrétien la tête en bas. Enfin, pour en finir, d'autres appliquent les paumes des mains sur une planche et déchargent de furieux coups de nerfs de bœuf sur les mains jointes du malheureux, et ce dernier supplice, qui attaque les nerfs, est épouvantable.

Quand enfin ils abandonnent leur victime, celle-ci est si meurtrie, si enflée, a le corps et les membres si rompus, qu'elle ne peut se mouvoir ni bouger de place ; ils sont rares ceux qui ne meurent pas sur-le-champ, et ceux qui survivent traînent encore quelques heures ou quelques jours. C'est de cette façon que ces jours derniers, le More, mon voisin, a tué à coups de bâton le bon père Ludovic Grasso, Sicilien, notre ami commun (7 juillet 1578) ; ainsi que le gardien des esclaves du roi, le vertueux père, frère Lactance de Police, religieux de l'Ordre de St-François et originaire de Sicile. De même le roi (*sic*) Hassan Vénitien (2) tua de sa propre main le beau jeune homme napolitain Jean-François (16 septembre 1578) ; le raïs Cadi, ce Turc ivrogne, qui fut capitaine de Bizerte, tua de sa main et à coups de bâton, le vieux Jean, Sicilien (15 octobre 1578) ; le roi tua dans sa demeure le

(1) L'alfa.

(2) C'est Hassan Veneziano, pacha qui gouverna Alger de 1576 à 1580.

Majorquain-Pierre Soler, parce qu'il avait tenté de s'enfuir à Oran (12 décembre 1578) ; ainsi encore il tua un Catalan capturé sur une frégate, près des côtes de sa patrie, le nommé Péroto, parce qu'il ne le renseignait pas à son gré sur l'escadre espagnole (13 janvier 1579). Le même roi Hassan, qui règne encore, fit en sa présence périr sous les coups le courageux Espagnol Cuellar, parce qu'il avait audacieusement tenté d'enlever du port, pendant la nuit, la galiote dans laquelle il devait se réfugier avec trente autres chrétiens (20 février 1579). L'amiral Mami Arnaut, renégat albanais, tua le même jour, tant de ses mains qu'avec l'aide de ses renégats, ses esclaves, le Français Jean Gascon et les Italiens Philippe et Pierre, parce qu'ils ne s'étaient pas embarqués et craignaient de partir avec lui (1^{er} mai 1579). Il s'écoula un tel flot de sang de ces corps martyrisés sous les coups, sans que cette bête féroce fût rassasiée (28 juin 1579), que quelqu'un qui se trouvait là m'a juré qu'un large ruisseau de sang coulait dans la cour et qu'on n'avait pu jusqu'alors (10 août 1579) en faire disparaître les traces malgré tous les lavages à grande eau qu'on y fit. Borrassquilla, le cruel renégat génois, capitaine de galère, tua deux des chrétiens lui appartenant, parce qu'ils craignaient qu'il ne les embarquât avec lui pour Constantinople et s'étaient cachés (15 septembre 1579). Hassan Corso, le renégat d'Hassan Pacha, fils de Barberousse, tua de sa main le Grec Grégori, son esclave, parce qu'il avait découché deux nuits de suite (20 octobre 1579). Le garde du bagne du roi tua le pauvre Calabrais Simon, parce qu'il n'était pas allé avec les autres travailler à son bordj (30 novembre 1579). Le même roi Hassan fit tuer devant lui, dans son appartement, Jean le Biscayen, que l'on reprit pendant qu'il s'enfuyait vers Oran (24 décembre 1579). Le même prince fit encore rouer de coups (29 mai 1580) un autre jeune Espagnol, originaire des Montagnes, et que l'on appelait Laurent, que des Arabes ramenèrent de la direction d'Oran,

par où il essayait de s'enfuir (17 février 1580) ; il mourut deux jours après. Le 29 mars, les janissaires rouèrent de coups le pauvre Vénitien Louis, qui mourut le 16 avril 1580. Et enfin, c'est ainsi encore que périt en sa présence, il y a quelques jours (22 avril 1580), l'honorable Vicence Lachitéa, gentilhomme sicilien, intendant des blés. Si je ne cite que ceux-là, je pourrais en nommer beaucoup d'autres, dont j'ai conservé les noms dans ma mémoire ou par écrit, et qui ont péri ou qui ont été plus ou moins estropiés par ordre de ce barbare et cruel Hassan le Vénitien et d'autres de son acabit, pendant les trois années qui se sont écoulées depuis notre arrivée à Alger.

SOSA. — Certains m'ont raconté qu'il est d'usage, notamment en Turquie, quand on arrête un chrétien qui s'est enfui de chez son patron, ou bien quand on l'a, par l'emploi de sortilèges, forcé à revenir (chose usitée parmi les Turcs, car il y a chez eux beaucoup de devins qui prédisent l'avenir à cause du commerce suivi qu'ils ont avec les démons, grâce à l'aide desquels ils tracent certains signes dans la demeure du maître, ou prononcent des paroles qui terrorisent les auditeurs, font dresser des fantômes et d'horribles serpents devant le fugitif et contraignent le malheureux à revenir sur ses pas) ; quand, dis-je, un fugitif est repris, en outre des coups de bâton qu'il reçoit, on le pend les jambes en haut, la tête en bas, et à l'aide d'un couteau bien affilé on lui entaille la plante des pieds, puis on jette sur les blessures du sel fin, qui, pénétrant dans la chair et les nerfs mis au jour, produit une douleur si vive que nulle autre ne lui est ni égale ni comparable.

ANTONIO. — Je ne sais ce qui se passe là-bas, mais on a vu employer cette torture à Alger, non pas une fois, mais très souvent.

SOSA. — Et cependant, avec tout cela, ils ne sont pas satisfaits encore, tant sont grandes la rage et la haine extraordinaire qui les poussent à s'abreuver de sang

chrétien ; car, vous ne l'ignorez pas, peu nombreux sont ceux qui, après avoir supporté ces tortures, n'ont pas eu les oreilles ou le nez coupés.

ANTONIO. — Et c'est ce qui se pratique également ici. Quoi de plus ordinaire à Alger ? Ils le font en guise de passe-temps pour rire, pour s'amuser ! Depuis le roi Hassan, ce renégat vénitien, jusqu'au dernier Turc, quel est celui qui ne s'est pas signalé contre les chrétiens par des horreurs de ce genre ? Jetez un coup d'œil dans ces rues, dans ces bagnes, ces maisons, ces galères, ces galiotes ou ces brigantins, partout on rencontre des chrétiens qui portent la marque de ces bêtes fauves et à qui l'on a coupé les oreilles ou le nez. Autre chose, cependant, est de voir ces abominations ou de seulement les entendre raconter. J'avoue que souvent, en parcourant Alger et en voyant tant de chrétiens estropiés et si cruellement marqués par ces infidèles, il m'arrive de désirer faire ce qu'on raconte du grand empereur Constantin.

Si je me rappelle bien, j'ai lu dans quelque livre que ce bon empereur, entrant dans l'assemblée des Pères du saint Concile de Nicée — le premier concile œcuménique que vit la sainte Église après celui des Apôtres — jeta les yeux sur ces vaillants serviteurs de Dieu, qui, par son ordre, étaient demeurés assis, et vit que les uns avaient perdu la vue, d'autres les oreilles, d'autres le nez ou les lèvres, d'autres les bras ou les jambes, car très peu auparavant, sous l'empereur Dioclétien et son fils adoptif Maximilien, l'Église de Dieu avait été persécutée, et ces empereurs, en outre des milliers de martyrs qu'ils envoyèrent à la mort, mutilèrent et estropièrent ainsi un grand nombre de saints hommes et de glorieux évêques, qui, grâce à la paix dont jouit ensuite l'Église, s'étaient réunis dans ce saint Concile pour traiter de ce qui concernait la foi et la religion chrétienne. Alors ce vertueux empereur, réfléchissant à la foi, à la constance, au courage et à la patience qu'il leur

avait fallu pour supporter tant de souffrances en l'honneur et pour la gloire du Christ, saisi d'admiration pour ceux qui s'étaient ainsi conduits en martyrs et avaient témoigné de leur croyance et de leur foi, cet empereur ne put s'empêcher de se précipiter vers eux, embrassant les orbites vides de ceux à qui les yeux manquaient, les narines ouvertes des uns, la place des oreilles des autres, les moignons des mains coupées ou des bras tranchés, car dans tous ces restes de membres bénis et marqués au nom de Jésus-Christ, il voyait de saintes et glorieuses reliques.

C'est là ce que je vois chaque jour et à chaque instant quand je passe dans ces rues, que j'entre dans ces bagnes, que je visite les galiotes ou que j'assiste aux messes qui réunissent les chrétiens, car toujours je me heurte à des chrétiens essorillés, ou sans nez, ou sans bras, ou sans jambes, ou sans yeux, et marqués par les ennemis du Christ et de la Sainte Foi !

SOSA. — En vérité, vous avez mille fois raison. Aussi, moi qui brûle d'agir de la même façon que l'empereur Constantin, ferai-je connaître, si Notre Seigneur me laisse sortir de la prison où je me trouve, les noms, que je me rappelle et que je veux sauver de l'oubli, de quelques-uns de ceux à qui ces barbares ennemis de Dieu et des Saints ont coupé les oreilles et le nez.

ANTONIO. — C'est très bien dit, et il est juste qu'on connaisse et qu'on plaigne ceux qui ont été les victimes de cette cruauté. Nommez-les moi, je vous prie !

SOSA. — Les premiers dont on m'a parlé depuis que nous sommes ici, étaient deux chrétiens napolitains qui se nommaient : l'un M. Angelo et l'autre M. Jean Angelo, qui se trouvaient à Alger (15 septembre 1577). Hassan le Vénitien, roi d'Alger, leur fit couper les oreilles en sa présence, rien que parce qu'ils avaient dit qu'ils se proposaient de s'enfuir. Peu de jours après (le 26 octobre), il fit traiter de même, dans sa propre chambre, un honorable Espagnol de Malaga, nommé Diego de Rojas, parce

qu'il voulait s'enfuir ; il lui fit attacher les oreilles au front et le fit ainsi promener honteusement dans la ville. Trois mois plus tard (8 février 1578), il fit couper les oreilles à un Sarde, appelé Martin, parce qu'il avait aussi voulu s'enfuir. Ce fut ensuite le Calabrais Constantin (le 10 février), puis Jean le Milanais (le 13 février). Deux mois après, François le Sicilien (le 13 mars 1578) ; trois mois plus tard, Jérôme le Piémontais (le 16 juin 1578) ; quatre mois après, Joseph le Calabrais (le 2 octobre), tous pour le même motif, leur tentative de s'enfuir par terre à Oran. Il commanda encore de couper le nez et les oreilles à un pauvre jeune homme de Majorque, nommé Michel, parce qu'on le trouva préparant une barque dans le jardin de son maître (le 3 février 1579). Pour le même motif, il condamna au même supplice l'Espagnol Ferdinand, originaire de la Manche, parce qu'il se trouvait commencer une barque dans un jardin (le 11 mars 1579). Cinq mois après (le 3 août), en sa présence et dans sa propre chambre, il châtia de même deux excellents chrétiens, dont l'un se nommait Sébastien, né en Biscaye, et l'autre Cola, de Mazara, en Sicile, ainsi que Jean, de Gênes. Il les fit pendre ensuite tous les trois par les pieds, la tête en bas, à l'extrémité de sa galère ; il pardonna cependant au Biscayen et au Sicilien, mais il fit percer de flèches et tuer à coups d'arquebuse le brave Génois, dont les souffrances seraient longues à raconter. La cause de ces cruautés était que ces trois individus étaient d'entre les principaux de ceux qui, le 23 juin, enlevèrent la galère que ce prince envoyait à Bône pour y charger du blé et de la mantègue. Le 11 février de l'année courante, il fit couper les oreilles et le nez à deux jeunes Majorquains, nommés l'un Jean et l'autre Paul : ils étaient accusés d'avoir caché dans un jardin d'autres chrétiens qui avaient l'intention de s'enfuir à Oran par terre. A trois jours de là, le 14 février, on lui amena six chrétiens qui avaient pris la fuite en suivant la voie de terre. Il fit rouer de coups de bâton deux

d'entre eux qui ne lui appartenaient pas, et fit couper les oreilles aux quatre autres qui lui appartenaient et qui étaient originaires de Majorque. Je n'ai pu, jusqu'à ce jour, connaître leurs noms.

ANTONIO. — Il n'est pas étonnant qu'un pareil tyran, plus cruel que tous ceux qui ont régné à Alger, agisse toujours ainsi et, ainsi que tous s'accordent à le dire, paraisse ne rien tant apprécier que de montrer sa haine de la religion chrétienne. Il a beau être roi, il est d'une si basse et si vile extraction, qu'il n'a pas eu honte, ces jours derniers, d'étrangler de ses mains, dans son propre appartement, un de ses nègres, un musulman, sans rougir devant tous ceux qui étaient présents et qui s'étonnaient qu'un roi se fît le bourreau de son nègre (1^{er} juillet 1579).

SOSA. — Comment serait-il possible que l'honneur et la bonté se trouvent au milieu de gens aussi vils que ces Turcs, ces janissaires et ces renégats, quand dans tout l'empire turc nul ne fait profession de courage ou d'honneur ? Ni la vertu, ni la bonté n'y sont honorées, mais seulement la force et la violence. Les Turcs et les janissaires sont tous de viles canailles, des gardiens de moutons, des vilains et, comme ils le disent eux-mêmes, des chacals. Les renégats sont des *xabregueros* (1), des fourbes, des voleurs, l'immondice et l'écume de la chrétienté. Avez-vous vu parmi eux, je ne dirai pas un gentilhomme, un noble, mais un homme bien né, issu de parents de condition moyenne ? Et cet Hassan le Vénitien, qui se prise si haut, et qui fait si peu acte de roi, dites-moi, n'est-il pas le fils d'un vacher, n'était-il pas un vil mousse à bord d'un bâtiment ragusin qui fut capturé par Dragut et donné à un renégat, dont Ochali (2)

(1) Peut-être faut-il lire *xabequeros*, c'est-à-dire matelots (ou pirates ?).

(2) Ochali ou Euldj-Ali reçut, après la bataille de Lépante, le surnom de *Kilidj* (le glaive). Il gouverna la Régence d'Alger du mois de mars 1568 au mois d'avril 1571.

hérita en qualité de patron? L'honneur est le compagnon inséparable de la vertu ; il est impossible d'en trouver là où la vertu n'existe pas ; un ennemi de la vertu ne saurait non plus avoir de l'honneur. Mais revenons à notre entretien.

Après le roi, celui qui a le plus d'orgueil et de prétention est le renégat albanais Mami Arnaut (1), chef des corsaires et de la marine d'Alger, et le plus grand ennemi du nom de Notre Seigneur Jésus-Christ. Qui dans sa maison et sur ses navires a plus que lui de chrétiens sans oreilles et sans nez, sans parler de tous ceux qu'au cours des années précédentes il traita de la même manière? Nous citerons : un anonyme Esclavon, François Darga, et Jean Sanchez, tous deux Espagnols, et bien d'autres, dont il se vante souvent et dont il garde chez lui les oreilles et les nez comme de glorieux trophées. Le 30 mai 1578, ne fit-il pas subir le même supplice à deux pauvres Siciliens parce qu'ils ne pouvaient plus ramer? Et pendant le mois d'octobre, quand Don Juan de Cardona lui donna la chasse du côté de la Sardaigne, il coupa le nez et les oreilles à deux autres, à Pierre, l'Espagnol, et Jean, le Maltais, parce qu'ils ne ramaient pas à son gré. N'a-t-il pas également coupé les oreilles à son renégat albanais, et Arnaut comme lui, le 7 mai 1586 (*sic*) ; de même encore, à un pauvre garçon d'Iviça, esclave de son patron, parce qu'il avait coupé une branche d'arbre dans le jardin d'un More qui vint se plaindre. Cet ivrogne de Cadi Raïs, Turc de nation, et qui fut capitaine de Bizerte, agit-il autrement? Deux mois après notre arrivée dans cette ville (juin 1577), il coupa les oreilles à un brave homme d'origine grecque, parce qu'il s'était enfui. Dans le mois d'août suivant, il en fit autant à l'Aragonais François, pour le même motif. Le 18 mars de l'année suivante, ce fut le tour du Valencien Pierre, qui s'était également enfui. Il y a près d'un an (le 20

(1) Arnaut ou Albanais.

février 1579), il fit subir le même traitement à trois chrétiens lui appartenant, qui s'étaient évadés : l'un était Grec et se nommait Alexis, un autre était Français et s'appelait Péron, le troisième était Napolitain et portait le prénom de Michel. Et cet autre, Agibali, raïs turc, ne coupa-t-il pas aussi les oreilles et le nez au Napolitain Frédéric, qui ne ramait pas à sa convenance (juillet 1578) ? Et Hassan raïs, le Génois du Marabout, ne les arracha-t-il pas avec ses dents à Christobal, Espagnol qui était fatigué de ramer (mai 1579) ? Et l'autre Hassan Raïs, également renégat génois, n'en fit-il pas autant au Français Dominique, parce qu'il s'était pris de querelle avec un autre chrétien forçat et lui avait donné quelques coups de poing (août 1579) ? Trois mois après, ne fit-il pas subir le même traitement à Frédéric le Napolitain, parce que sa rame s'était brisée accidentellement ? Et Mourad Raïs, renégat grec, ne les coupa-t-il pas à Christophe, le Sicilien, parce qu'il ne put tirer l'ancre à temps (juillet 1578) ? Et son compagnon, le Turc Aïça Raïs, n'agit-il pas de même à l'égard du Romain Antoine, parce qu'en s'embarquant avec les rameurs il choqua sa rame avec celle d'un autre (juin 1578) ? Il y a peu de temps (8 février 1580), que le renégat génois Borrassquilla, renommé pour sa cruauté, coupa les oreilles au pauvre Étienne l'Italien, son esclave, qui s'était caché pendant qu'on se dirigeait vers Constantinople. Ils agissent tous de la même façon et pour les mêmes motifs, puisque ces boucheries se renouvellent quotidiennement. Quels étendards, drapeaux, dépouilles ou trophées, ces vaillants recherchent-ils le plus pour garder dans leurs demeures et étaler aux yeux de tous comme témoignages des prouesses et des hauts faits de leurs ancêtres ? Ce qu'ils estiment le plus, ces barbares, c'est de posséder des esclaves chrétiens mutilés et marqués de leurs mains. Descendent-ils à terre, c'est pour s'enivrer, et une fois ivres pour tomber sur les chrétiens et leur couper le nez ou les oreilles ; vont-ils en mer ou en course,

pas un bateau ne revient où il n'y ait un ou deux esclaves ainsi mutilés.

ANTONIO. — Pourquoi ne parlez-vous pas des barbares traitements qu'ils infligent ensuite à ceux qu'ils ont mis en cet état? Car non contents de les enlaidir de cette façon, ils leur font encore, sous menace de mort, manger ces oreilles fraîchement coupées et toutes dégouttantes de sang; puis les forcent à avaler une tasse de vin, tout en se réjouissant et en plaisantant de leur acte.

SOSA. — Barbares pires que les fauves! Ces êtres ne méritent certes pas le nom d'hommes.

ANTONIO. — Ils pratiquent encore une autre cruauté, surtout quand les galères chrétiennes leur donnent la chasse ou quand ils la donnent à leur tour aux chrétiens. Si les esclaves sont fatigués et à bout de forces au cours d'une chasse — et les corsaires s'y livrent avec la plus grande ardeur, parfois pendant un jour entier sans manger, ni boire, ni ralentir la marche de leur navire, — si les rameurs tombent épuisés sur leurs bancs, ils se jettent aussitôt sur eux armés d'*escarcinas* (1) et de coutelas, coupent les bras à ceux-ci, fendent ceux-là en deux et tranchent d'un seul coup la tête à d'autres. Ainsi le capitain Mami-Arnaut, renégat albanais, coupa la tête à l'esclave Benito, parce qu'il tomba de fatigue quand Don Juan de Cardona lui donna la chasse près de la Sardaigne (octobre 1578). Cadi Raïs en fit autant à Pédro le Mayorquain, quand, en juin 1578, les galères de Florence lui donnèrent la chasse. Et l'an dernier encore, quand Don Juan de Cardona poursuivit, avec les galères de Naples, Argibali près de la Corse et de la Sardaigne (28 mai 1578), ce Turc brutal trancha sur l'heure, avec son yatagan, la tête du pauvre Guillaume, chrétien maltais, son esclave, qui était épuisé de fatigue et presque mort sur sa rame. Il cloua sa tête sur l'es-

(1) Escarcina, sorte d'épée courte et recourbée en forme de yatagan.

tantérol (1), criant aux autres chrétiens de prendre garde, car si l'un d'eux lâchait sa rame, il lui en ferait autant !

De la même manière agit Hassan le Marabout, renégat génois, lorsqu'il fut poursuivi par les galères siciliennes : il coupa un bras au Calabrais Rodolphe, qui, épuisé par un maniement forcené de l'aviron pendant vingt-quatre heures consécutives, était tombé à bout de forces ; après quoi ce Hassan saisit le bras coupé pour en frapper les autres rameurs jusqu'à ce qu'il eût échappé au danger. Ainsi encore, Mahamet Bey, neveu du farouche Barberousse, coupa un bras à un *espalder* de sa galère (octobre 1572) et s'en servit pour frapper tous les autres chrétiens ; ce qui se passa pendant l'affaire de Navarin, l'année où fut détruite l'escadre turque, alors que le marquis de Santa-Cruz lui donnait la chasse et le serrait de près. Mais cela ne lui servit de rien, car le marquis montait la galère patronne de Naples, qui était très légère à la course, et il l'aborda au moment même où les rameurs se jetaient sur le corsaire et le mettaient en pièces sur la poupe.

SOSA. — Je ne sais ce que se croit cette race d'hommes barbares et vils, ou s'ils sont assez dépourvus de sens pour se figurer que nous ne sommes pas de chair et issus de femmes comme eux, et qu'eux-mêmes sont d'une autre espèce, d'une essence différente. S'ils nous considéraient comme des êtres de la même nature qu'eux, pourraient-ils ne pas compatir à notre sort, ne pas être émus de pitié, au lieu de se complaire à nous soumettre à de si douloureux tourments ? La ressemblance, a dit Platon, est la cause de l'amour, et ces gens ne haïssent que les hommes, leurs semblables !

ANTONIO. — Que direz-vous donc de ces nombreux chrétiens que ces infidèles barbares ont fait périr à

(1) Estantérol, poteau ou colonne qui se trouvait dans les galères au haut de l'espace qui séparait les bancs des rameurs et où l'on assujettissait la tente destinée à garantir de l'ardeur du soleil.

Alger dans des supplices aussi terribles qu'inouïs ! Beaucoup d'entre eux certes furent d'éminents et glorieux martyrs. Je crois que depuis le temps où le tyran Aroudj Barberousse se rendit le premier maître de ce pays et le transforma en un repaire de voleurs et de corsaires (année 1516), je crois que sont innombrables ceux qu'il fit mourir et mit en pièces de ses mains sanguinaires, ceux qu'il fit périr dans les tourments.

SOSA. — Quelque jour, je vous montrerai des papiers que j'ai là et où j'ai consigné, avec le plus de soin possible, la mort et le martyre d'un grand nombre de ceux qui furent persécutés dans cette ville d'Alger par les Turcs, et je pense que vous y trouverez matière à louer le Seigneur.

SECTION XIII

ANTONIO. — Je n'oublierai pas, soyez-en certain, la promesse que vous venez de me faire et je serais bien aise que vous me fissiez cette faveur.

SOSA. — Cela arrivera en son temps, car je n'ai pu encore en terminer la rédaction et lui donner tout le poli désirable. Mais occupons-nous seulement de rappeler ce qui est arrivé à Alger depuis trois ans que nous y subissons la captivité, et combien d'exécutions ont été faites, combien de cruautés ont été commises par ces Mores et ces Turcs. Je me souviens que dans le courant de la semaine de notre arrivée ici (19 avril 1577), cette bête féroce de Mami-Arnaut, l'amiral, s'étant aperçu qu'il lui manquait un de ces pots de terre qu'ils nomment *bardaque* et qui vaut tout au plus deux réaux, mais qu'il rapportait de Constantinople pour son usage personnel, fit étrangler un pauvre Espagnol qui, je le tiens des gens mêmes de la maison, n'avait ni vu ni touché ce pot. La première fois, c'est-à-dire trois jours

après notre arrivée (22 avril 1577), que le patron ordonna qu'on me fît voir le pays, en compagnie d'un Mayorquain au courant des choses, comme on me voyait triste et mélancolique et qu'on voulait me distraire, on me montra les pierres du marché (*souk*) et d'autres lieux toutes tachées de sang. Et comme j'en demandais la cause, on me dit que quelques jours auparavant Rabadan pacha (1), renégat sarde, qui était alors roi d'Alger, avait fait traîner à la queue d'un cheval le Sicilien André de Jaca. Il avait également fait jeter vivant sur les ganches le compagnon d'André, le Calabrais Antonio de la Mantia, et pendre par les pieds, à une antenne de la galiote, le compagnon de ces deux hommes, après quoi il fit lapider ce dernier par tous les hommes et les enfants qui se trouvaient à terre, parce qu'il avait voulu se sauver avec la galiote de son patron. J'ai relaté ces faits tout au long dans mes papiers.

Le 18 mai suivant, nous vîmes cet admirable spectacle, digne d'être retenu éternellement : ces barbares lapidèrent et brûlèrent vif le martyr fervent du Christ, Fray Michel de Aranda, natif de Valence et de l'Ordre de Montesa.

Dans les premiers jours du mois d'août suivant, le 4, le renégat Mahamet, Allemand d'origine et adonné à la boisson, fit sans pitié brûler vif Vicence le Napolitain, malgré son état de maladie, parce qu'il avait brisé ses fers et s'était enfui de sa galère. Ce Mahamet était un ancien tambour d'une compagnie espagnole qui faisait partie de l'expédition au cours de laquelle le Comte d'Alcaudete, Don Martin, fut défait et tué par Hassan

(1) D'après une lettre de M. de Noailles, ambassadeur de Charles IX à Constantinople, Rabadan était de nation turque ; il régna à Alger depuis le mois de mai 1574 jusqu'au mois de septembre 1580. Il revint en avril 1582 et quitta définitivement la Régence en août 1583 pour devenir Pacha de Tripoli, où il mourut en 1584 (voir *Les Rois d'Alger*, traduction de H.-D. de Grammont).

Pacha, roi d'Alger et fils de Barberousse (1), dans les champs de Mostaganem (26 août 1558) ; cet Allemand, se voyant pris, abjura au bout de peu de jours.

Pas bien longtemps après le fait que nous venons de citer, ce même grand ivrogne de renégat fit brûler vif (7 août 1577) le nommé N. Moralès, Espagnol de Malaga, sitôt qu'on lui eut appris que ce captif se proposait de s'enfuir. Moralès était presque mort asphyxié, quand quelques Turcs le détachèrent du poteau, malgré l'ordre du maître, et le retirèrent des flammes privé de connaissance ; c'était un prodige qu'il eût échappé à la mort. Le renégat allemand, voyant cela, se jeta sur lui comme une bête féroce et, sans qu'on pût l'en empêcher, lui coupa une oreille ; il lui saisissait déjà le nez pour en faire autant, quand on lui arracha par la force sa victime des mains.

Le 30 octobre suivant, l'alcaïd Hassan, renégat grec, ordonna d'étrangler, comme nous l'avons vu, ou plutôt étrangla de ses mains le brave Jean, son esclave, Navarrais d'origine, parce qu'il avait caché dans une grotte de son jardin quinze chrétiens qui attendaient une barque de Majorque pour s'enfuir. Pendant les dix mois suivants, si tous les raïs n'avaient pas été en mer et que leurs navires n'eussent pas quitté Alger, il ne se serait pas passé de semaine sans qu'on vît se renouveler de nombreux actes de ce genre. Aussi l'année suivante, le 15 septembre 1578, le roi Hassan, renégat vénitien, fit attacher au même poteau et brûler vifs les deux braves Napolitains, maître Angélo et Jean Angélo, parce qu'ils avaient dit vouloir s'enfuir. Ils étaient près d'expirer, quand deux raïs qui devaient partir en course la nuit même et qui craignaient qu'on ne leur fît subir le même traitement s'ils étaient pris et que la nouvelle de ce supplice fût parvenue en terre chrétienne, arrachèrent du feu les deux malheureux déjà tout *flambés* et demi-

(1) Hassan avait été enlevé en Sardaigne par Kheïr-ed-Din, frère d'Aroudj ; il gouverna la Régence d'Alger depuis 1534 jusqu'en 1543.

morts, et se présentèrent ensuite au roi pour lui demander la grâce des deux chrétiens. Mais celui-ci, indigné de leur générosité, leur fit couper les oreilles à tous les deux. Le 16 décembre de la même année 1578, un pauvre Majorquain nommé Alphonse, ayant caché dans son jardin trois chrétiens appartenant à ce même roi et qui cherchaient à s'enfuir, Hassan lui fit donner 800 coups de bâton et ensuite pendre par les pieds; le malheureux expira après six heures de supplice.

Le 29 mars de l'année suivante 1579, l'amiral Mami-Arnaut, dont nous avons si souvent parlé, étant à Cherchel avec huit bateaux ou galiotes avec lesquelles il allait faire la course dans le Ponant, frappa, d'un coup de massue en fer, la tête de son esclave, François de Lustrigan, Esclavon d'origine, parce qu'il ne ramait pas à son idée. Le malheureux, tout ensanglanté, tomba sous le coup, la tête cassée; mais il n'avait pas rendu le dernier soupir qu'il fut jeté à la mer. Mami se servait habituellement de cette massue de fer en guise de fouet ou d'étrépe, et l'appelait, par dérision, *bosayan* (1).

Danardi, renégat grec, faisant partie de la maison de cet amiral, commandait alors une galiote, et quand on fut arrivé (10 mai 1579) à Cabréra, île déserte située à proximité de Majorque, il y fit débarquer un Napolitain nommé Santoro, qui ne ramait pas à sa convenance; par ses ordres, un grand bûcher fut allumé et l'esclave, pieds et poings liés, y fut jeté.

A la même date (12 mai 1579), tandis que cela se passait dans cette île, à Alger même les Tagarins, qui sont des Mores d'Espagne, demandèrent au roi de leur laisser brûler vif un soldat d'Almería, Antonio Albornoz, natif de la ville de Buxacara, près de Véra, qui avait été capturé depuis peu de temps sur cette côte et avait raconté l'exécution en Espagne d'un Morisque leur parent. Le bûcher où il devait subir le martyre était déjà prêt,

(1) Muselière (?).

quand, par une inspiration divine, son patron, le More qui l'avait capturé, s'opposa à ce qu'il fût brûlé.

Le 30 août de la même année, le roi fit pendre par les pieds, à une antenne de sa galère, le brave Jean le Génois, jeune homme de 23 ans, puis il le fit tuer à coups de flèche et d'arquebuse, parce que, nous l'avons dit, il avait participé au soulèvement de l'équipage de la galère enlevée à Bougie, deux mois auparavant, par les Chrétiens.

Le 16 décembre 1579, le capitain Mami-Arnaut tua, d'un coup de massue sur la tête, près de la rivière de Bône, où il hivernait, le brave Pierre de Cardona, mon ami, parce qu'il n'avait pas donné deux coups de rame en cadence.

Le 20 octobre 1580, le dit Mami-Arnaut, étant près de la Calabre, trancha lui-même la tête à un jeune chrétien, son esclave, qui était tombé évanoui sur un banc de rameur pendant qu'on donnait la chasse à un navire. Ce jeune homme était appelé communément Napoli, parce qu'il était Napolitain.

Le 12 janvier 1580, le roi Hassan fit étrangler un brave jeune Français, nommé Simon, parce qu'il avait caché dans un jardin deux chrétiens qui se préparaient à prendre la fuite.

Ces assassinats ont été commis depuis que nous sommes à Alger; mais à Tétouan, à Bougie, à Bizerte, à Tunis, à Sousse et à Tripoli, toutes localités situées en Berbérie, il y en a eu beaucoup d'autres dont je n'ai pas l'intention de m'occuper, car je ne parle que de ce qui est arrivé dans ce pays-ci.

ANTONIO. — Ce sujet est si vaste, que si nous voulions relater par le menu tous les meurtres commis chaque année, nous n'en viendrions jamais à bout. En vérité, la cruauté de cette engeance, le plaisir qu'elle éprouve à massacrer des chrétiens et les divers genres de supplice et de martyre qu'elle invente sont tels qu'ils semblent le fait, non pas d'hommes, mais de brutes et de démons.

Sosa. — Qui pourra dire autrement après les avoir vus empaler un homme vivant ? Ils lui enfoncent par le bas un long pal aigu qui pénètre jusqu'à l'occiput, l'embrochant ainsi comme un oiseau, et cette invention ne peut être due qu'à des démons vomis par l'enfer ! Telle encore cette masse de fer avec laquelle ils brisent les jambes, les bras, les épaules et tous les os d'un homme, que, après l'avoir ainsi mis en pièces, ils jettent sur un fumier pour servir de pâture aux bêtes et aux oiseaux du ciel. De même ce supplice qui consiste à enterrer un homme vivant, à le recouvrir de terre et à battre celle-ci à grands coups de hie. Tel encore le procédé d'*engancher* un homme vif, ce qui, vous le savez, constitue un mode fréquent de supplice. On plante dans un champ un gibet formé de trois poteaux ; une poulie munie de sa corde est fixée au sommet de celui du milieu, et dans le bas une traverse relie les deux autres poteaux à dix ou douze palmes de distance du premier. Sur cette traverse on fixe un grand croc ou *ganche* en fer très aigu et très fort. Ils enlèvent alors au plus haut de la potence le misérable chrétien, à l'aide de la corde de la poulie qu'on lui a attachée autour du corps, et ils le laissent retomber tout d'un coup sur le croc. Celui-ci étant muni d'une pointe très aiguë, perce n'importe quelle partie du corps qui lui tombe dessus, et la victime demeure ainsi suspendue soit par la jambe, soit par le bras, soit par l'épaule, par le flanc ou par une partie quelconque, parfois par le menton. Ils laissent dans cet état le malheureux qui pousse des cris et d'épouvantables gémissements jusqu'à ce qu'il finisse misérablement sa vie, après deux ou trois jours d'atroces douleurs.

Outre ces cruautés extraordinaires, ils emploient encore de nombreux supplices qu'il serait trop long de décrire. Il n'existe pas un palme du territoire d'Alger et de tout le littoral qui ne témoigne de ces boucheries ; tout est plein d'ossements et de cendres d'innombrables chrétiens, tout le pays est baigné et arrosé de leur sang. Ni la

Thrace, qui vit pratiquer tant de cruautés dans les demeures du tyran Diomède, ni la Libye, qui vit tant de membres humains cloués aux portes d'Antée, ni la Grèce, qui, à l'époque la plus triste de son histoire, vit tant de malheureux dépecés à Pise, en Élide, dans le palais d'Œnomaüs, n'ont été témoins de massacres pareils. Ces épouvantables supplices sont tels, le spectacle de ces cruautés est si horrible, qu'il suffit d'en entendre parler ou de se les représenter par l'imagination pour que la chair frémissse et que les cheveux se dressent d'épouvante.

Eux, au contraire, bien que tout cela se passe sous leurs yeux et qu'ils se lavent les mains dans le sang innocent et encore tiède, ils n'éprouvent pas le moindre sentiment de cette compassion qu'un homme doit ressentir pour son semblable, fait de la même chair et du même sang. Il n'y a pas pour eux de satisfaction comparable à celle qu'ils éprouvent, il n'y a pas de jour plus riant, de fête ou de réjouissance plus grande que celle de se livrer à ces actes de barbarie. Quand ces occasions se présentent, ils suspendent tout travail, ce qu'ils ne font ni pour le vendredi, ni pour leurs Pâques ou leurs fêtes ; ils courent par les rues comme des fous, se rassemblent, en riant à cœur joie, sur les places, dans les cours, partout, soit dans les maisons, soit sur les terrasses. Les femmes même s'en mêlent : elles élèvent la voix, poussent des clameurs et fatiguent le ciel de leurs cris. Enfin le bruit, le tumulte, la confusion des gens sont tels, que la ville paraît trembler et que de ces prisons mêmes nous les entendons distinctement.

ANTONIO. — Il y a encore une chose bien digne de remarque, comme nous l'avons dit plus longuement dans la *Topographie d'Alger* : si par hasard le patron du chrétien que l'on doit martyriser ne l'offre pas généreusement pour ce saint sacrifice, mais s'ils ont fixé leur choix sur ce malheureux comme répondant le mieux à leur projet, — et cela a lieu surtout pour les

prêtres chrétiens, qu'ils nomment *Papas*, contre qui, plus que contre tous autres, ils professent la plus vive haine et qu'ils abhorrent extraordinairement, les choisissant partout de préférence pour les brûler, et même généralement ils les achètent, — alors, dis-je, ils vont par les rues avec des plats d'argent, quêtant et recueillant des aumônes de tout le monde, tant pour payer l'achat du chrétien au patron, que pour le bois et les autres dépenses occasionnées par la *fête*. Dans cette circonstance, riches comme pauvres sont généralement généreux et libéraux, autant qu'ils se montrent avares, rapaces et chiches dans tous les autres cas, ainsi que nous l'avons dit. Alors, en effet, celui-là se tient pour le plus heureux et le plus saint qui aura participé pour la plus forte part à cette œuvre si bonne et si méritoire.

SOSA. — Dieu soit béni et loué à toujours, lui qui laisse ainsi entre les griffes des loups ses fils bien-aimés et élus, afin qu'ils soient déchirés et poursuivis si haineusement par ces méchants, qui ne savent pas qu'en maltraitant ainsi ces martyrs, en assouvissant leur rage brutale dans ce sang, en croyant par leurs actes inhumains nuire à leurs victimes, ils rendent, au contraire, le service le plus signalé et le plus grand qui soit au monde ! Mais pourquoi nous arrêter à ces horribles boucheries, telles que les oreilles même se refusent à en entendre le récit ? Terminons donc par un seul mot qui suffira à tout dire : c'est que véritablement tout Alger, ses places, ses maisons, ses rues, ses campagnes, son port et ses bateaux ne sont autre chose que les antres mêmes de Satan, où toujours et sans relâche on n'entend que des coups, on ne voit qu'infliger des tortures et des châtiments aussi variés que multipliés, à l'aide d'une infinité de cruels instruments inventés pour donner la mort aux chrétiens et plus nombreux que ceux qui remplissaient les forges de Vulcain, que ceux qui furent l'œuvre des esprits infernaux.

J'ai remarqué cependant que deux choses leur manquent, et je m'étonne parfois, quand j'y pense, que cela ne se pratique pas à Alger. C'est d'abord que tous ces barbares, Mores et Turcs, si altérés de sang chrétien et prenant tant de plaisir à torturer et à martyriser les pauvres captifs, n'en soient pas venus, comme autrefois les Indiens occidentaux et, de nos jours encore, les cannibales, à manger leurs prisonniers de guerre ! Ou, tout au moins, qu'ils ne fassent pas, ainsi que le rapporte Plutarque, comme le cruel tyran de Ségeste appelé Émile, qui par des proclamations solennelles, offrait de grandes récompenses à celui qui inventerait ou qui lui signalerait un mode nouveau de détruire les hommes, un genre de supplice encore inconnu pour les torturer.

Bien que, en ce qui concerne le premier point, on puisse dire que s'ils ne mangent pas leurs prisonniers, il s'en faut seulement de ce qu'aucun d'eux n'a commencé à le faire jusqu'à ce jour, nous ajouterons, en ce qui concerne le second, que ces barbares ont une si grande abondance d'engins de supplice de toute sorte, ils sont naturellement, et sans avoir besoin des conseils des autres, tellement experts et subtils en toute espèce de cruauté, qu'il leur est inutile de provoquer le génie des inventeurs en vue de découvrir du nouveau dans un art où ils sont passés maîtres et qu'ils pratiquent si admirablement. Si, parmi les supplices inventés jusqu'à ce jour et dont se sont servis autrefois les plus cruels tyrans, si même, parmi les horribles tourments qu'inventa l'imagination des poètes désœuvrés, nous recherchons quel est celui qui n'existe pas à Alger, nous pourrions dire qu'il n'en manque aucun. Ce n'est pas celui du malheureux Tantale, que l'on nous dépeint comme si lamentable, alors que le misérable, cruellement tourmenté par la soif, ne faisait que toucher à l'eau pure et claire, sans pouvoir y goûter ; ni celui de Sisyphe, que l'on représente épuisé, anxieux et couvert de sueur, roulant perpétuellement sa roche ; ni non plus celui de

Prométhée, à qui, sur le mont Caucase, un vautour, *quebranta huesos* (1), arrachait le foie sans se lasser ; ni enfin les divers genres de tourments dont se servaient, dans les temps reculés, ces orgueilleux tyrans de Sicile, dont la proverbiale renommée court le monde et a encore été exagérée par le poète : *Invidiâ Siculi non invenerunt tyranni majus tormentum* (2).

Nous pouvons dire avec raison, et sans crainte de nous tromper, que tous ces supplices étaient peu nombreux et peu douloureux en comparaison de ceux qu'emploient et qu'inventent journellement ces brutes infernales ; car si parmi ceux-là il en était de douloureux et fort cruels, en revanche ils n'étaient que momentanés et prenaient vite fin, tandis que ceux qu'ont à endurer les chrétiens quand ils se trouvent entre les mains de ces ennemis de Dieu et de la raison, sont presque tous comme ceux que désirait le cruel et sanguinaire empereur Caligula, je veux dire que les victimes se sentent mourir, mais sans pouvoir finir rapidement leurs tristes et malheureux jours.

C'est pour cela que ces féroces barbares sont odieux à toutes les nations ; ils sont repoussés et détestés par toutes, et je crois même par les démons, les plus grands ennemis de l'espèce humaine. Si, en effet, ce que rapporte Lucien est vrai, Apollon — qui n'était autre que le diable et se faisait sous ce nom adorer par les peuples — ne voulut pas accepter le fameux taureau de bronze dont se servait Phalaris, nous l'avons dit, pour supplicier les hommes, et que ce prince lui envoya en grand apparat pour être placé dans le temple même du dieu, à Delphes, comme étant une œuvre excellente et par conséquent digne de figurer dans ce lieu pour qu'elle fût vue de tous et qu'il en restât un souvenir éternel ; mais

(1) *Quebranta huesos* (brise-ossements), vautour de l'espèce du *Vultur ossifragus*.

(2) Horace, *Épîtres* I, 2.

le dieu indigné répondit qu'un pareil instrument de torture ne pouvait en aucune façon être placé dans son temple. Combien donc avec plus de raison ne doit-il pas haïr les inventions ainsi que les auteurs des horribles cruautés qui se commettent à Alger !

Depuis l'époque la plus reculée, cette troisième partie du monde qui s'appelle l'Afrique, fut notée d'infamie, ainsi qu'en témoignent les cosmographes et les géographes grecs et latins, aussi bien que tous ceux qui en ont parlé. La cause en est dans l'influence du ciel dans cette partie de la terre, dans la nature propre et aussi dans la chaleur d'une région qui paraît n'avoir d'autre vertu que de produire des monstres épouvantables, des animaux féroces, des serpents venimeux, des poisons mortels. L'air qu'on y respire, le sol qui la constitue sont si nuisibles et si dangereux, qu'ils étaient condamnés par leur nature même, ainsi que le dit Lucain, laquelle ne permettait pas aux hommes d'y vivre et les forçait à s'en éloigner.

C'est là que vivent les aspics somnolents, les *émorrhoids* recouverts d'écailles, l'inconstante *cherydros* qui habite tantôt sur terre, tantôt dans l'eau, les *chélydros* qui soulèvent la poussière dans leur course, la *cénéris* aux multiples couleurs, l'*ammodite* des sables, le souple *céraste* qui se tord en tous sens, la *scythale* qui change de peau en hiver, la sèche *dipsas*, la lourde *amphisibena* à double tête, la *natrix grannadadora*, les *jacules* rapides à la nage, la *phoreas* à la queue recourbée, le *prester* goulé, la *seps* empoisonnée, le *basilic* dont la vue seule donne la mort, et enfin tous les grands et dangereux dragons et une infinité d'animaux venimeux et funestes qui ne sont là pour autre chose que pour le dommage et la destruction de l'espèce humaine. C'est pour ces raisons et parce que cette partie du monde est si fertile en dangers mortels, que les poètes imaginèrent que Persée, frère de Pallas, après avoir tué Méduse avec la *harpé* ou glaive recourbé de Mercure et grâce au

bouclier métallique et éclatant de Pallas, et qu'il rapporta la tête du monstre, dont la chevelure était formée de serpents venimeux, dégorgeant un liquide pestilentiel qui changeait tout ce qu'il touchait en un poison violent; que Persée, dis-je, ne voulut passer par aucune autre partie du monde que l'Afrique, dont le sol sablonneux aurait moins à souffrir du venin dégouttant de cette chevelure. Mais le poison que distillait cette affreuse tête et qui imprégna le sol, ainsi que la rosée produite par le sang vicié de Méduse furent si abondants, que la terre échauffée par la chaleur qui règne dans la région, donna naissance à quantité de serpents venimeux.

C'est sans aucun doute au climat, à la nature et aux propriétés délétères de l'air et de la terre d'Afrique, que ces régions doivent d'avoir toujours été et sont encore pleines de monstres et d'animaux féroces, ce qui a donné lieu au proverbe que l'on répète communément, que « l'Afrique produit toujours quelque monstre. »

C'est pourquoi les Romains, quand ils voulaient organiser quelque grand et merveilleux spectacle à l'occasion des fêtes qu'ils donnaient en très grand apparat et à grands frais, telles que les jeux du cirque, les funérailles, etc., où ils avaient coutume d'exhiber, entre autres choses, des animaux redoutables et inconnus, les Romains, dis-je, se procuraient, au dire de Strabon, tant en Afrique qu'ailleurs, des panthères, des onces, des léopards, des hyènes, des girafes, des rhinocéros, des zèbres et d'autres animaux de forme et de nature extraordinaires.

De même et pour la même raison, cela est notoire, les hommes nés sur ce sol et sous ces cieux subissent la même influence; ils ont toujours formé une race monstrueuse, difforme, barbare, rude, inculte, sauvage et féroce. Tandis que les deux autres parties du monde, l'Asie et l'Europe, sont presque entièrement peuplées de nations, de villes et de peuples vivant en paix, ayant un gouvernement et une police, seule l'Afrique, sur sa plus

grande surface, n'a que des habitants qui pendant le cours de leur vie ne sont que des brutes dépourvues de raison ; témoin les Numides, les Marmarides, les Mazax, les Nasamons, les Garamantes, les Androgynes, les Asbestos, les Troglodytes, les Éréribes, les Macrobiens, les Espives, les Brachobes, les Antomèles (1) et grand nombre de peuplades barbares dont les anciens parlent comme de gens qui n'avaient de l'homme que le nom. Aujourd'hui encore, il en est de même de cette multitude de barbares qui l'habitent : Mores, Arabes, Kabyles, Turcs, race de véritables porcs, sales, ignobles, indomptés, incapables et inhumains. Il a eu bien raison celui qui, il y a quelques années, a donné à cette terre le nom de *Barbarie*, car c'est bien ce qu'elle est naturellement, puisque les hommes qui y naissent et y vivent ont une nature si étrange, de si monstrueux instincts que, bien qu'ils soient formés de la même substance que les êtres raisonnables, ils ne ressemblent par tous leurs actes qu'aux lions, aux tigres, aux bêtes sauvages et aux brutes. Il en résulte que la nature humaine, dont le propre est de ne rien avoir que d'humain, est chez eux tout le contraire, ainsi que nous le voyons, c'est-à-dire toute transformée et recouverte de dehors bestiaux. Aussi ne puis-je voir là qu'une monstruosité analogue à celle de la Chimère que les poètes dépeignent comme formée de diverses parties provenant de l'homme, du lion et du dragon.

ANTONIO. — A mon avis, c'est faire une grave injure à l'humanité que de donner à ces brutes le nom d'hommes et de les regarder comme tels ou même comme le rebut du genre humain. Il y a longtemps que je suis au milieu d'eux, que je les fréquente, que je leur parle à toute heure et à tout moment ; et, véritablement, si Diogène vivait encore et qu'il vînt dans ce pays-ci, il aurait bien

(1) Plusieurs de ces noms ne figurent pas dans les listes tirées des auteurs anciens qu'a reproduites M. de Slane (*Histoire des Berbères*, IV, 576).

raison de faire comme à Athènes, où, si je me souviens bien, il parcourut un jour, en plein midi, les places de la ville, une torche allumée à la main, regardant et furetant dans tous les coins, et comme on lui demandait ce qu'il faisait, il répondit qu'il cherchait un homme, parce qu'il en voyait beaucoup qui en avaient la forme et les apparences, mais aucun qui le fût dans la réalité.

SOSA. — Et qui pourrait mettre en doute que, puisque Diogène avait raison de parler ainsi des Athéniens, peuple si policé et raisonnable, il ne fût bien plus fondé encore d'en dire autant d'une population aussi orgueilleuse, ignorante et barbare que les Turcs et les Mores d'Alger? Et quand bien même ces barbares ne mériteraient pas qu'on ait une telle opinion d'eux à cause de leurs cruautés, quelle vertu possèdent-ils qui pourrait faire revenir sur cette appréciation? Qu'y a-t-il en eux qui ne soit monstrueusement bestial et tout au rebours de ce qui constitue l'homme judicieux et raisonnable? Leurs mœurs, leurs coutumes, leurs pensées, leurs habitudes, leur manière de vivre et même jusqu'à la loi qu'ils professent et adorent, tout diffère.

Nous reparlerons de tout cela en détail un autre jour, car j'ai noté sur ces divers points maintes choses que vous serez, je l'espère, satisfait d'entendre. Il ne faut pas que nous omettions rien, puisque nous avons entrepris de parler des martyrs et des tourments qu'ils font subir aux chrétiens, des monstrueuses fourberies, des ruses, des mensonges, de la duplicité extraordinaire dont ils usent sans vergogne à tout moment, à l'égard des infortunés captifs et d'autres encore. Tout cela, à mon avis, doit être compté au nombre des tourments et des tristesses imposés à un homme d'honneur, de jugement, de discernement et de bonne éducation qui a des rapports ou qui négocie avec eux.

ANTONIO. — Tout ce que vous en pourrez dire sera bien peu de chose auprès de la réalité. Néanmoins, je ne manquerai pas, pour ma part, de vous y aider, car

je vous ai souvent écrit tout ce qui est survenu jusqu'à présent entre mon maître et moi, de même qu'entre quelques-uns de nos amis et leurs maîtres respectifs relativement à notre rachat, ainsi que tout ce que j'ai enduré jusqu'à ce jour. Ne l'avez-vous d'ailleurs pas raconté déjà en parlant des tourments et des supplices infligés aux chrétiens ?

SOSA. — Tant mieux ! vous pourrez confirmer par votre témoignage tout ce que je pourrai dire à ce sujet. Pour que l'on saisisse mieux ce que je vais dire, il convient tout d'abord de faire remarquer que, si Dieu a fait tous les hommes semblables en tout, tant au point de vue du corps que de l'âme, c'est pour que, pour ce motif et pour bien d'autres, ils s'aiment les uns les autres. C'est à la même intention qu'obéit le premier homme qui, comme le dit Cicéron, décida ses semblables à se réunir et leur fit abandonner les bois où ils se nourrissaient de glands et d'herbes, les grottes et les cavernes des montagnes où ils se retiraient à l'instar des fauves, à l'effet de les amener à vivre en société dans des centres habités et à ne plus former qu'un corps par la réunion de plusieurs ; il profita de l'amour naturel qui relie les membres d'un même corps et s'en servit comme d'un lien qui les fit s'entr'aider avec amour. C'est dans ce but encore que la nature nous doua d'un langage net et articulé, si différent de la voix indécise et confuse des autres animaux, afin que cet instrument nous servît à nous comprendre les uns les autres et à dévoiler le fond de notre âme et de nos pensées dans l'ordre et la manière dont celles-ci se forment, mais en restant cachées dans notre for intérieur. Aussi Aristote appelle-t-il les mots des indices et des signes représentatifs des passions et des conceptions de notre âme. Les choses étant telles, rien ne s'écarte plus de la nature, rien n'est plus contradictoire avec elle que de voir les hommes employer dans leurs rapports le mensonge, la fausseté et la fourberie, puisque, au rebours

de la règle qu'elle nous a imposée, la langue dit une chose quand l'âme en recèle une autre, puisque nos lèvres expriment le contraire de ce que pense l'esprit ou de ce que veut la volonté. La conséquence est qu'au lieu de pratiquer tout ce qui devrait faire naître l'amour, et d'éviter tout ce qui pourrait être une cause de haine, nous nous trompons, nous nous faisons du mal les uns aux autres, et il n'y a plus de loyauté. Tout cela peut-il faire autre chose que jeter parmi les hommes une épouvantable confusion, et de celle-ci que peut-il naître autre chose que quantité de maux capables d'amener la destruction de l'humanité ? Le vénérable Bédā disait avec raison que la tromperie entre les hommes ne peut amener autre chose que des démêlés et la colère, qu'elle est l'occasion des soupçons, le tison de l'impatience, la marâtre de l'amour et la mère du désespoir. Un seul mensonge suffit à retourner tous les hommes, à troubler la paix générale, à chasser l'amour et la concorde, à annihiler le bien, à enlever le repos des cœurs des hommes ; et combien plus dangereux sont les mensonges et les fraudes quand toute une série produit à la fois ses effets ! Aussi, Homère dit-il très justement : « Ce que je hais autant que l'enfer, c'est celui dont les paroles affirment une chose et dont l'âme en cache une autre », sentence que Philostrate avait toujours à la bouche et que le distingué poète Polémon regardait comme ayant tous les titres à être retenue et gardée par les hommes.

Les anciens jugèrent qu'il était si nécessaire que tout le monde dît toujours la vérité, sans dissimulation ni mensonge, qu'ils firent de cette croyance un précepte religieux, une véritable loi, considérant que le respect de la vérité était une chose si sacrée que Dieu en tenait un compte et un soin tout particuliers. Il y avait une divinité en l'honneur de laquelle les Romains célébraient plus particulièrement des fêtes solennelles le 5 juin, et qu'ils appelaient *Semon*, *Sancus* et *Fidius* ; ce dieu était spécialement chargé du châtement des mensonges, des

faussetés, des tromperies, et de la récompense de ceux qui dans leurs actes et leurs paroles ne s'écartaient jamais de la vérité. Ils juraient en prenant ce dieu à témoin par l'expression : *Medius fidius*, ce qui veut dire : « Dieu est au milieu de nous, il nous entend, il nous voit, il sait que tout ce que nous disons est vrai ». Ils le représentaient ainsi : d'un côté, l'Honneur, revêtu d'un costume d'homme et la tête découverte ; de l'autre côté, la Vérité, sous la forme d'une femme, la tête couverte de son manteau ; l'un et l'autre se donnent la main droite, et entre eux deux se tient l'Amour, sous les traits d'un charmant enfant qui les enserre dans ses bras. Ils voulaient, par cet ingénieux emblème, donner à entendre que l'honneur et la vérité vont toujours ensemble en se donnant la main, de façon qu'on ne saurait les séparer à raison du grand amour qui les unit, et comme d'autre part ils se font aimer et chérir de tout le monde, ils emmènent toujours l'amour à leur suite. Le Mensonge, au contraire, n'a pour compagnon que le Déshonneur, et la Haine les accompagne, car en tous lieux ils sont abhorrés et repoussés par les hommes.

ANTONIO. — Assurément la composition de l'emblème du dieu *Fidius* est une invention ingénieuse et qui me plaît ; il est si naturel et si conforme à ce qu'exigent l'honneur et la vérité, qu'on ne saurait faire mieux.

SOSA. — Le génie des Grecs et des Romains était véritablement admirable dans ces conceptions et dans d'autres inventions ; aussi, loin de blâmer, je loue l'application de certaines personnes qui se livrent avidement à l'étude de leurs médailles, de leurs pierres et de leurs antiquités, car, sans aucun doute, elles y trouveront de bien belles choses à noter et à admirer. Mais revenons à notre sujet. Le mensonge et la fourberie sont tellement détestés de Dieu, que si vous ouvrez l'Écriture Sainte vous verrez qu'il n'y a rien que le Seigneur maudisse davantage, sur quoi il lance plus souvent ses reproches et ses malédictions. Les anciens donc, bien que privés,

en leur qualité de Gentils, de la lumière et de la connaissance de Dieu, tenaient tant, rien que par le secours de la raison, à ce que les hommes, agissant de bonne foi, respectassent la parole donnée, et ils jugeaient la chose de telle importance, que Cicéron disait que « la bonne foi est le bien le plus sacré du cœur de l'homme ». Caton aussi a écrit que les anciens Romains élevèrent une magnifique statue spécialement dédiée à la Bonne foi, et ne figurant pas parmi les autres dieux et comme un des divers objets divins, mais dans le Capitole, qui contenait la statue du Dieu suprême, de Jupiter *Optimus Maximus*, parce que, disaient-ils, la bonne foi était très aimée et estimée du Dieu suprême, ce qui lui méritait d'être placée en ce lieu plutôt que dans tout autre. C'est ainsi également, au dire de Plutarque, que Numa, deuxième roi des Romains, lui éleva un grand et superbe temple que l'on appelait le temple de la Bonne foi. On regardait comme une chose si sainte, si inviolable, ne devant pas être enfreinte, la parole que l'on se donnait de l'un à l'autre, confirmée ou non par serment, qu'on lit ce qui suit dans Cornélius Népos, que confirme le témoignage d'Aulu-Gelle, auteur grave et digne de toute confiance : « Beaucoup de Romains ayant été faits prisonniers par Annibal à la bataille de Cannes, où ce chef abattit la puissance de Rome et anéantit presque toute la noblesse de cette ville, furent renvoyés pour traiter du rachat des autres captifs, en engageant leur parole que si le Sénat n'y consentait pas, ils reviendraient prendre leurs fers ; mais le Sénat ayant répondu qu'il ne rachèterait personne, sous prétexte que ces soldats s'étaient mal battus, ils ne voulurent pas retourner et tenir ainsi la promesse pour laquelle ils avaient engagé leur parole. Cela les fit repousser par tout le monde, et le mépris dont ils furent l'objet en tant qu'hommes de mauvaise foi et sans parole leur attira tant d'affronts, qu'ils se donnèrent la mort. »

Tout au contraire, combien a été jusqu'à ce jour exaltée,

et combien elle le sera jusqu'à la fin du monde, la bonne foi du brave M. Attilius Régulus, dont nous avons déjà parlé ! Les Romains refusant de conclure la paix pour la négociation de laquelle les Carthaginois l'avaient envoyé contre sa simple promesse de revenir, il n'hésita pas à retourner chez les vainqueurs, bien que sachant qu'il serait mis à mort dès son retour. Et, en effet, il périt dans de cruels tourments ; mais pour ceux-ci il n'avait que du mépris, tant l'accomplissement de la promesse pour laquelle il avait engagé sa parole lui paraissait devoir se réaliser avant tout.

Denys l'Ancien de Syracuse était, nous l'avons dit, un des plus cruels tyrans du monde ; contempteur des dieux et voleur avéré, il dépouillait jusqu'aux temples et aux statues des dieux, n'avait aucune bonne foi et ne respectait pas la parole donnée. Ayant autorisé le divin philosophe Platon à venir à Syracuse, il voulut le tuer parce que, dans une discussion sur la vertu qui eut lieu un jour en sa présence, son visiteur affirma que la vie de l'homme bon et vertueux est heureuse, tandis qu'au contraire celle d'un tyran est malheureuse ; sans l'intervention d'Aristomaque sa femme et de Dion son neveu, disciple de Platon, il eût exécuté son projet. On voit par cet exemple combien ce tyran estimait chez autrui le respect de la parole donnée et la réalisation des promesses.

Je vais vous rappeler un fait vraiment extraordinaire, qui est à la fois un exemple de la véritable amitié qui nous unit, et une preuve à l'appui de nos observations. Il existait du temps de ce tyran deux amis qui étaient ses sujets, dont l'un se nommait Damon et l'autre Pythias. L'un d'eux, ayant été condamné à mort, demanda au tyran le temps nécessaire pour retourner jusque chez lui pour mettre ordre à ses affaires, et laissa à sa place en prison son ami qui lui servait de caution, après avoir d'ailleurs promis de revenir en temps utile, au jour indiqué pour son supplice. Il obtint l'autorisation qu'il

sollicitait, alla régler ses affaires et, tenant la promesse qu'il avait faite, revint à temps pour s'offrir hardiment à la mort certaine qui l'attendait. En présence d'une si grande vertu chez l'un des deux amis, de tant de constance et de véritable amitié chez celui qui était demeuré en prison, Denys contremanda le supplice et se les fit amener l'un et l'autre. Quand ils furent en sa présence, il les supplia instamment, les pressa même vivement de l'accepter en tiers dans leur intimité.

ANTONIO. — Il eut certes raison d'agir de la sorte ! Qui donc n'aurait pas considéré comme un grand bonheur de posséder des amis pareils, car de même que la vertu suscite l'admiration des méchants, de même elle se fait forcément aimer par ceux qui affectent le plus de la haïr et de la persécuter.

SOSA. — C'est pour cela que Tullius Cicéron dit que la lumière et l'éclat de la vertu sont si intenses qu'on ne peut les cacher ni les voiler. Par contre et en opposition à l'usage universel, les Carthaginois tenaient à honneur de ne pas tenir la parole donnée et de ne pas exécuter les conventions des traités, ce qui leur a fait acquérir une réputation éternelle d'infamie qui a rejailli sur leur patrie et qui a passé en proverbe, car l'expression « foi punique » s'applique à des promesses auxquelles il ne faut avoir aucune confiance.

Leur fameux Annibal, qui avait pourtant bien des rares et précieuses qualités naturelles, et bien qu'ayant remporté tant de magnifiques et prodigieuses victoires, comment déshonora-t-il sa personne et sa réputation sinon en pratiquant la perfidie et le mensonge ? Quel est l'auteur qui, traitant de ce sujet ou de quelque fait particulier concernant ce général ne remarque pas ce manque de foi, ne le publie pas, et ne fasse ainsi connaître ce capitaine pour un homme méchant, sans bonne foi et manquant à sa parole ? Des grands maux qu'Annibal causa de la sorte au cours de son existence, les valeureux et immortels habitants de Sagonte sont un éclatant

témoignage, eux qui furent toujours loyaux et observèrent religieusement la parole donnée. Ne pouvant, dit Tite-Live, les détourner de l'alliance et de l'amitié des Romains, Annibal leur fit une guerre acharnée et les poussa au désespoir. Quand ils se virent réduits à la dernière extrémité et désespérant de tout secours, leur suprême effort fut un acte épouvantable : ils jetèrent dans les flammes, sur la place publique, leurs enfants, leurs femmes et tout ce qu'ils possédaient, et quand ils les virent réduits en cendres, ils se précipitèrent eux-mêmes dans la fournaise, et, fidèles à la parole jurée, ils périrent avec leur patrie. Si nous avons assez de temps, je vous citerais encore bien des exemples pareils pris parmi les peuples et les nations anciens et modernes, Espagnols et autres, pour prouver d'autant mieux que l'estime du monde et l'approbation générale vont à celui qui respecte la foi jurée; mais vous pourriez me dire que parler de la sorte c'est vouloir allumer un flambeau en plein midi.

ANTONIO. — Ce que vous m'avez dit me suffit parfaitement; il est véritablement de toute nécessité, tant pour la vie humaine que pour notre conservation, que les hommes dans leurs relations ne disent que la vérité. Il n'existe pas d'être ayant du jugement et de l'intelligence, si basse que puisse être sa condition, qui ne parle et ne sente ainsi.

SECTION XIV

SOSA. — Je voudrais donc maintenant vous faire voir quelle canaille et quelle race de brutes sont ces Mores et ces Turcs, car ils sont loin d'avoir cette opinion et ils n'apprécient pas les choses comme vous venez de me le dire; au contraire, et nous en faisons l'expérience à tout instant, ils mettent tous leurs soins à ne jamais rien dire ni faire sincèrement, à ne jamais tenir leur

parole ni la foi jurée. Ils sont tellement persuadés que ce vil procédé est le bon, qu'ils s'en font un titre de noblesse, s'en vantent publiquement et prouvent par leurs actes qu'ils y tiennent comme à un point d'honneur et à une partie de leur réputation. Quel tourment pour une âme noble et amie de la vertu que de traiter avec eux ! Il se comprend aisément, et nous le voyons par expérience, qu'ils ennuiet et fatiguent à un tel point celui qui a affaire avec eux, qu'ils l'amènent à la limite du désespoir. Sans chercher autre chose que ce qui se fait le plus communément, on peut dire quotidiennement, dites-moi si je n'ai pas cent fois raison ? D'abord quand ils achètent un chrétien, non sans s'être informés préalablement et avec le plus grand soin de son identité, de sa situation, de ce qu'il sait faire, car ils tiennent tant à l'argent qu'ils ne le gaspillent pas et ne l'exposent jamais au moindre risque ; puis, sitôt qu'on l'a mené chez soi, s'il a coûté cent écus, on lui fait comprendre avec beaucoup d'adresse et mille manières ou on lui fait entendre par un autre qu'il en a coûté plus de mille, qu'on a agi ainsi pour faire une bonne œuvre et l'empêcher de tomber entre les mains d'un mauvais maître, que pour cette acquisition on a engagé son bien, on s'est ruiné. En outre, ceux qui sont plus rusés et plus astucieux, mon patron par exemple, feignent de sourire, prennent un air réjoui, témoignent leur satisfaction de l'avoir acheté et de l'avoir auprès d'eux, leur font donner du pain blanc avec quelques olives ou un *çafaz* (1), du couscous, de la sorba (2) ou du pilau et l'engagent à *prendre courage, à ne pas s'affliger, que Dieu est grand, qu'il aura peut-être le bonheur de retourner dans sa patrie* (3) et d'autres paroles douce-

(1) Sehfa, bol ou tasse de bouillon.

(2) Sorba, cheurba, bouillon de viande très épicé que l'on sert avec le couscous.

(3) Ce passage est en *lingua franca*.

reuses, mal digérées, encore plus mal prononcées, et mensongères ; le tout pour que le pauvre chrétien, en voyant et entendant tout cela, s'imagine que Dieu lui a fait la plus grande grâce du monde de le faire tomber chez un patron si humain, alors qu'il a affaire à un grand traître qui ne désire que dévorer ses entrailles et boire son sang. C'est là, vous le savez, le premier coup, c'est là le premier fil de la toile de malice qu'ils vont commencer à tisser.

ANTONIO. — Comme cela est juste ! Et comme les brebis du Christ sont élevées dans la simplicité chrétienne, elles ne devinent pas tout d'abord la malice de ces loups, jusqu'au moment où, par le cours du temps, elles la reconnaissent à leur détriment, et il ne leur faut pour cela ni des mois, ni même de longs jours.

SOSA. — Il n'est pas possible non plus qu'une feinte péniblement imposée dure longtemps ; de sorte qu'au bout de peu de jours, ils appellent le captif et lui disent, fût-il même savonnier ou berger, qu'ils ont appris qu'il est homme de qualité et même parent ou neveu du duc d'Albe, qu'il n'a pas besoin de cacher ni de nier son origine ; et en même temps ils le chargent d'une grosse chaîne ou d'une paire de bons fers qui l'empêchent de se mouvoir. Le malheureux a beau affirmer et protester qu'il y a erreur, que dans la réalité son importance et sa valeur sont nulles, qu'il n'est qu'un pauvre garçon sans ressources et sans parents, rien n'y fait, rien ne réussit. Le maître, au contraire, s'entête, s'obstine, devient ivre de colère, si bien que malgré vous, malgré le monde entier, malgré toutes les affirmations du contraire, c'est ce qu'il dit qui doit être, de sorte que le captif reste rebaptisé et affublé d'un titre et d'un nom que ni lui ni les siens n'ont jamais rêvé. Si le maître, en punition des péchés de celui qui est tombé entre ses mains, apprend que celui-ci, quand il était libre, portait une bonne casaque, un manteau noir ou des souliers propres, et sur ce point ils se procurent des renseignements, parfois bien

insuffisants, de l'un ou l'autre More ou Turc qui l'a vu sur le bateau capturé ; ou bien, ce qui est pire, si quelque chrétien, par ignorance ou méchanceté, affirme la chose, — que de châteaux de cartes édifie alors ce maître sur ces faibles indices, qu'il amplifie et exalte ! De quels titres n'accable-t-il pas le captif, en prenant Dieu et Allah à témoins qu'il sait de source certaine et par des gens bien renseignés que ce misérable est un homme d'une haute importance, un fils de comte, un parent de marquis, ou de prince. Si c'est un ecclésiastique de quelque apparence, jusqu'où ne l'élève-t-il pas ! Tout de suite il renchérit et le proclame cardinal, ou pour le moins archevêque ou patriarche. Et ce ne sont pas là que des paroles en l'air, car dès qu'il l'a dit, il l'affirme, le répète dans les carrefours et sur les places, et cherche les moyens de persuader au public et à ses amis que la chose est bien ainsi. Mais il ne traite pas pour cela son captif, quelque importance qu'il lui ait attribuée, avec plus de respect et d'humanité ; il le charge encore de plus de chaînes et de fers, le soumet à une réclusion sévère, le nourrit plus mal, le prive de toute fréquentation ou conversation avec les chrétiens et les Mores, se montre jaloux de quiconque jette un coup d'œil ou un regard sur le lieu où on le retient. Il s'en va en outre par tout Alger, annonçant à pleine bouche et avec grande satisfaction qu'il détient chez lui dans les fers un grand *Papas* ou l'un des principaux chevaliers, de même que les rois et les princes gardent en cage des lions et des tigres. Le but de toutes ces ruses et artifices n'est autre que de faire passer le captif pour un homme de marque ; ils tiennent à ce que cela se redise et répète dans le pays pour qu'ils puissent l'affirmer à l'occasion comme une chose certaine et de notoriété publique. A la fin le chrétien, apprenant tout cela, se voyant ainsi maltraité, souffrant de sa pénible situation, accablé de tourments, doit au moins promettre une somme d'argent suffisante pour rassasier l'insigne avarice de celui qui le retient. Que

pourrait le malheureux ainsi opprimé, et cependant si pauvre qu'il n'a pas de quoi se racheter et ne peut espérer de secours que de Dieu? Quelles sueurs mortelles n'a-t-il pas à tout instant, par quels chagrins, par quelles agonies ne passe pas son âme! Comment ne se consumerait-il pas de désespoir et de tristesse à penser à son malheur nuit et jour, même pendant qu'il est au travail? S'il pouvait espérer qu'avec le temps son maître reviendrait sur ses folles imaginations en apprenant la vérité, ce serait un grand soulagement pour son esprit; mais vous savez bien que les maîtres sont, sous ce rapport, si abrutis que, dès qu'ils se sont mis dans la cervelle une croyance fantastique, surtout si elle s'accorde avec leur intérêt, ce qu'ils ne perdent jamais de vue, on ne peut espérer, et il n'est pas possible de les désillusionner ni par des renseignements précis, ni par le témoignage de gens de confiance et d'honneur, ni par adresse, ni par n'importe quel moyen. Il faut ou que le captif meure dans les fers, ou bien qu'au bout de longues années, le maître fatigué de le tourmenter, furieux de le garder et de perdre inutilement deux pains de son par jour, deux pains! se décide à le jeter hors de chez soi pour se débarrasser de cette charge et de ce souci.

ANTONIO. — Vous paraissez vous exprimer réellement en homme expert; vous parlez de la foire telle qu'elle est et comme si vous y étiez allé!

SOSA. — De nous tous tant que nous sommes à Alger, qui donc n'a pas avalé des gorgées de ce calice? Car en ce qui me concerne, de moi qui suis un pauvre ecclésiastique, n'ont-ils pas fait de leur propre autorité *et plenitudine potestatis*, un évêque, puis le secrétaire intime de Sa Sainteté le Pape? Ils ont dit que je restais huit heures par jour enfermé avec lui dans son cabinet pour traiter à nous deux des plus graves affaires de la chrétienté; ils m'ont ensuite fait cardinal, puis châtelain de Castelnuevo de Naples, et aujourd'hui ils me font confesseur et grand maître de la reine d'Espagne! Dans

ce but, ils ont suborné des Turcs et des Maures qui ont affirmé ces dires ; il y a eu, vous le savez, jusqu'à de mauvais chrétiens de cette maison et du dehors qui, pour plaire à mon maître, ont affirmé la chose. On m'a même amené des Turcs qui s'étaient échappés dernièrement de Naples et qui, ainsi qu'il était convenu d'avance, ont affirmé avoir été mes esclaves à Castelnuevo de Naples et employés comme cuisiniers !

Ne fait-on pas aussi de vous un grand seigneur, un opulent chevalier de Malte, parent de puissants personnages et de prélats d'Italie et de Portugal ? Ne prétendent-ils pas aussi voir dans Jean Botto, qui se trouve ici, un très riche seigneur, grand commandeur de Malte ; et dans Antoine Garcès, notre compagnon, un important chevalier de la haute noblesse de Portugal ? Et enfin, lorsqu'ils s'emparèrent de notre galère de Malte le *Saint-Paul*, où nous fûmes tous pris, ils baptisèrent chevaliers les forçats même, exigeant leur poids d'or de la plupart des captifs qui ont été rachetés et faisant monter le prix des rachats à des chiffres inconnus depuis bien des années à Alger. C'est avec la même légèreté et la même impudence qu'ils relèvent chaque jour, au gré de leurs caprices, la condition des captifs, comme s'il dépendait d'eux de le faire et comme si vouloir était pouvoir.

ANTONIO. — Quand les Turcs ont baptisé ces captifs de la façon que vous dites, ils n'ont pas honte d'envoyer de pauvres diables, hommes ou jeunes gens, à Constantinople aux pachas et à d'autres princes et seigneurs de provinces lointaines, en leur disant qu'ils leur envoient des fils de princes, des chevaliers, des capitaines de marque, valant des prix élevés de rachat. C'est ce que fit, ces temps derniers, le roi Hassan le Vénitien (21 juillet 1578), qui adressa, comme étant des personnages très importants, à son patron, le grand amiral turc Euldj Ali, trois pauvres soldats chrétiens, un Espagnol, un Grec et un Italien, capturés, le 15 avril de la même

année, sur deux galères de Sicile. Mais on reconnut bientôt la fourberie à Constantinople, et on les renvoya promptement par les deux galiotes qui sont arrivées récemment (le 1^{er} novembre 1578), avec une lettre disant au roi que, puisque ces chevaliers étaient des personnages si importants et dont la rançon devait être si élevée, il eût à traiter lui-même de ce rachat à Alger et à en envoyer le montant ; ce dont le roi resta très confus. D'autres captifs ont moins de chance : ils sont exilés très loin, là où personne ne saurait les reconnaître, et sous des noms et des titres de personnages ou d'hommes de qualité. Sitôt arrivés, ils sont enfermés dans des bagnes, dans des prisons ou dans les tours de la Mer Noire, chargés de fers et de lourdes chaînes qu'ils ne quittent plus de toute leur vie, en compagnie desquels ils vieillissent et terminent leurs tristes et pénibles jours au milieu des poux et souffrant de la faim, de la puanteur et de la misère.

Puisque ces gredins sont si généreux et répartissent si libéralement les titres de noblesse, ceux qui dans la chrétienté se gonflent ambitieusement pour se faire passer pour des personnages issus de maisons illustres et de vieille noblesse, n'ont qu'à venir dans ce pays-ci, car là-bas ils perdent leur temps et se donnent bien du mal, tandis qu'ici ils trouveraient tout ce qu'ils peuvent désirer et ambitionner.

SOSA. — Ce serait une bonne plaisanterie. Mais malgré cela il ne laisse pas d'y avoir à Alger des captifs qui cherchent à se faire regarder par leurs maîtres pour plus qu'ils ne sont, pensant que de cette façon ils seront un peu mieux traités ; bientôt, néanmoins, ils apprennent le contraire à leurs dépens, surtout quand ils se mettent à négocier leur rançon.

On raconte que du temps de l'empereur Adrien, un individu se faisait passer faussement, auprès de qui voulait l'entendre, pour le confident de l'empereur et, grâce à la qualité qu'il s'attribuait, il réussit à tromper

bien des gens et à leur soutirer de fortes sommes en leur promettant les grâces et les faveurs du prince. Adrien le fit attacher à un poteau, la tête en bas, au-dessus d'un bûcher de bois vert, auquel on mit le feu et dont la fumée l'asphyxia ; à côté de lui était un écriteau portant ces mots, que criait aussi un héraut : « Meure par la fumée celui qui a vendu de la fumée aux autres ! » De même maints individus d'humble situation et sans considération, font de la fumée, et ils en meurent quand ils tombent en captivité ; ils finissent leurs jours à Alger occupés à des travaux pénibles et dans la misère, car ils sont dans l'impossibilité de se racheter, ou tout au moins se livrent au désespoir et se repentent de leurs vaines ambitions.

ANTONIO. — Mais combien n'y en a-t-il pas que nous connaissons tous deux et qui méritent la compassion à cause de la captivité qu'ils subissent pour ce motif ?

SOSA. — Supposons un instant que rien de cela n'existe, mais qu'ils connaissent — ce qui n'arrive jamais ou du moins fort rarement — la condition du captif qui est entre leurs mains ; au bout de longues et douloureuses années de labeur et de captivité pendant lesquelles il a été victime de maintes cruautés, la santé du captif est ruinée, ses chairs se sont fondues, ses os ont été moulus, ses dents sont tombées, ses jambes ont été putréfiées par les fers, enfin il n'est plus bon à rien, de sorte qu'à leurs yeux il a droit plutôt à être jeté au fumier qu'à manger du pain et à occuper un coin de l'écurie de la maison. Si ses frères, ses parents ou ses amis, informés par de nombreuses lettres tracées à l'aide de son sang qui atteste son martyre, lui ont envoyé quelque faible somme, produit de la mendicité et recueillie sous par sous ou provenant de la vente de misérables effets, si alors il propose lui-même ou par quelque intermédiaire son rachat à son patron, s'il le supplie au nom du grand Allah de lui permettre de revoir ses chers enfants et de leur donner le dernier baiser avant de ter-

miner une vie dont les jours sont comptés ; s'il accompagne ses prières d'un torrent de larmes qui suffiraient pour attendrir un cœur de pierre ou d'acier, vous dirai-je le flegme, la tranquillité, l'indifférence, la dissimulation dont ils prennent aussitôt les dehors et qu'ils montrent dans toute leur personne ? De quelles fourberies ne s'arment-ils et ne se couvrent-ils pas dès qu'ils entendent parler de rachat ! Comme ils laissent entendre que cela les peine, qu'ils ne voudraient en aucun cas qu'on leur parlât de cela, et cent mille autres affirmations mensongères ! Le moment de la mise en liberté, ajoutent-ils, n'est pas encore venu ; que, si le captif s'est mis en tête de partir, Dieu est grand ; qu'il ne faut rien brusquer ; qu'il n'est pas encore temps d'en parler, et mille autres sottises aussi hors de propos qu'eux-mêmes manquent de raison et de jugement. Ils se mettent alors à louer exagérément les services du captif, à affirmer qu'un tel esclave ne saurait quitter la maison pour n'importe quel prix, car on ne pourrait trouver son pareil ; alors qu'on sait bien que ce même maître, pendant toutes les années qu'il l'a eu chez lui et à son service, ne s'est jamais montré satisfait de quoi qu'ait pu faire le pauvre chrétien ! D'autres se rappellent soudain, à quoi ils n'avaient jamais songé, qu'ils ne gardent pas ce captif pour en tirer une rançon, mais pour l'échanger contre tel Turc qui est à Malte ou sur les galères d'Espagne ou de Florence, ou contre un raïs à qui Sa Majesté n'a jamais voulu donner la liberté, et qui est depuis longtemps détenu dans quelque château, ou d'autres encore, et que si ce prétendu prisonnier ne commence pas par être rendu, il ne peut être question de rachat, fût-ce pour tout l'or du monde. Et pourtant il est bien certain que tout cela est une feinte, qu'ils ne désirent rien tant que de recevoir l'argent du chrétien et que tant de vertu n'existe pas chez eux, car les pères ne se souviennent plus de leurs enfants tombés en captivité, pas plus que les enfants ne se sou-

viennent de leur père, quand il s'agit de les racheter, et que c'est alors tout comme s'ils n'eussent jamais existé.

C'est avec cette dissimulation éhontée qu'ils repoussent l'infortuné chrétien ou celui qui intercède en sa faveur, et cachent sous des dehors artificieux leur diabolique intention, qui n'est autre que de soutirer le plus d'argent possible, abreuvant ainsi d'écœurement et de tristesse celui qui veut négocier une liberté si ardemment désirée. Mais les choses n'en restent pas là, car avec l'impudence et la méchanceté qui leur sont spéciales, ils commettent, sitôt rentrés chez eux, un nouvel acte de cruauté : saisissant le triste, l'inconsolable chrétien qui a parlé ou fait parler de rachat, ils ajoutent sans pitié aux chaînes et aux barres qu'il traînait déjà d'autres plus fortes et plus lourdes, et l'enferment là où personne ne puisse lui parler ni le voir. Ils le tiennent ainsi pendant de longs jours et même pendant des mois, dans cette triste situation ; et comme le captif ne cesse de soupirer après la douce liberté qu'il croyait acheter, aussi bien qu'après ceux qu'il aime et qui sont intervenus pour le délivrer et l'arracher à la souffrance, quels peuvent être ses sentiments en voyant que ce barbare soulève d'autant plus de difficultés ! Et ce n'est pas tout. Quand cette première fureur est apaisée, qu'après de longs jours, des prières répétées et instantes, grâce à l'entremise de quelques-uns des amis particuliers du maître, et ce ne sont pas ceux qui coûtent le moins, le captif peut revenir à la charge et négocier, si le maître a l'air de se laisser persuader et donne à entendre qu'enfin, il doit à force de prières, changer d'avis, renoncer à la juste et ferme intention qu'il avait et consentir à ce que le chrétien se rachète pour de l'argent, le fourbe arrive avec de nouvelles inventions pour désoler le malheureux affligé. Il met cent mille conditions au rachat, ne réclame pas moins de plusieurs milliers d'écus, élève le prix de la rançon autant qu'il peut, si bien qu'alors il n'y a pas de misérables qui ne devien-

nent pour lui des richards. Ce qu'il y a de pire, c'est que si vous ne promettez pas de suite, et n'accordez pas tout ce que son insatiable avidité réclame sans vergogne ni raison, il s'écrie que vous vous moquez de lui; il agite les mains, feint un vif mécontentement, s'éloigne indigné sans dire *Dieu vous garde* (1), et il prend tout droit le chemin de sa maison. Il a aussitôt recours à ses armes ordinaires, et se venge sur son esclave, qu'il charge encore de plus de fers sans autre motif, ou bien il l'enferme et le maltraite, ou bien il le prive de pain et de nourriture, ou il lui fait mille affronts et l'accable d'injures et de reproches, ou enfin il l'emmène à la Marine et le met à la chaîne sur quelque une des galiotes qui partent tous les jours en course, afin que l'exercice de l'aviron lui fasse finir ses jours dans les tourments. Il fait tout enfin pour augmenter le prix à attacher à la liberté et persuader le malheureux qu'il n'obtiendra jamais celle-ci. C'est ainsi que les souffrances du captif qui paraissaient sur le point de se terminer se renouvellent encore, que la mort si souvent entrevue se dresse plus épouvantable que jamais devant ses yeux; il ne lui reste plus qu'à s'abandonner au désespoir et à se jeter à la mer. Dites-moi donc quel tourment on peut rêver, quel travail on peut trouver au monde, qui se puisse comparer à cela?

(*A suivre.*)

Traduction MOLINER-VIOLE.

(1) Formule de salutation usitée par les musulmans et les Espagnols et qui répond à notre « Au revoir ».